REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE. N° 1. JANVIER 1877.

Coup d'œil rétrospectif sur l'année 1876.

—

La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec présente ses vœux fraternels, pour l'année 1877, à ses rédacteurs, aux correspondants et aux lecteurs de tous pays qui professent sa doctrine ; que ces paroles du Christ : « *Aimez-vous les uns les autres, soyez un,* » soient la devise de chaque spirite.

Nous remercions vivement toutes les personnes qui, à l'occasion du nouvel an, expriment leur affectueuse sympathie à madame Allan Kardec, à M. Leymarie et à tous les membres de notre Société ; nous sommes heureux de leur dévouement à notre cause qui est celle de l'humanité et du progrès, comme l'a dit notre bien-aimé maître Allan Kardec.

Si cette année nous avons encore vu quelques-uns de nos frères poursuivis à cause de leur médiumnité, nous constatons que, sur six inculpés, cinq ont été acquittés en première instance et en appel. Tous ont été poursuivis parce qu'ils guérissaient par le magnétisme, l'imposition des mains et la prière. Soulager ses semblables est pourtant un don bien précieux, mais qui ne laisse pas d'être dangereux, puisque son application entraîne de si graves inconvénients.

Quelques brochures remarquables ont été publiées dans le courant de 1876. Partout on veut posséder les traductions des ouvrages fondamentaux de la doctrine. Aussi avons-nous vu à l'œuvre, pour les traductions anglaises, Miss Anna Blackwell qui travaille en ce moment au troisième volume *le Ciel et l'Enfer*. Rappelons en passant le concours qui a eu lieu à Londres pour déterminer l'influence du Spiritualisme sur la marche de l'avenir et dont le premier prix a été décerné à Miss Anna Blackwell dont l'essai

a été admiré par toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise. Nous espérons l'avoir bientôt en français.

Les œuvres d'Allan Kardec ont été traduites en espagnol par M. Refugio Gonzalès, fondateur de la Société spirite du Mexique. En Espagne, M. José de Fernandez fait actuellement réimprimer ses traductions. A Vienne M. Delhez avait traduit le *Livre des Esprits* en allemand; l'éditeur O'Mutze de Leipzig s'occupe des autres volumes, afin d'avoir la collection complète.

M. Plate, à Arnheim (Hollande), a traduit et imprimé à ses frais tous les ouvrages d'Allan Kardec, sauf la *Genèse* à laquelle il travaille.

A Turin, M. Niceforo Filalete les traduit en italien.

A Constantinople, M. Angelos Nicolaïdes a traduit en grec le *Qu'est-ce-que?* et le *Livre des Esprits*. Si les événements le lui permettent il s'occupera des autres volumes.

Les éditeurs du *Banner of light*, MM. Colby et Rich, ont déjà épuisé six éditions anglaises du *Livre des Mediums*; ils ont aussi épuisé deux éditions du *Livre des Esprits*.

A Lérida en Espagne, la Société spirite, qui a son organe mensuel *El Buen Sentido*, a édité un volume très-remarquable, nous dit-on, intitulé : « *Rome et l'Évangile.* » M. Constant, professeur à Lérida, a bien voulu en traduire deux parties sur quatre; nous venons de recevoir ses manuscrits dont nous donnerons un aperçu dans notre prochaine Revue.

Nous avons eu la satisfaction de recevoir cette année un assez grand nombre de visiteurs étrangers, d'envoyés des Sociétés les plus importantes de l'Europe ou des pays d'outre-mer et dont le nombre augmente chaque jour. Nous citerons, entre autres, Miss Emily Kislingbury, secrétaire de l'Association des spiritualistes anglais, femme supérieure et charmante, qui a devancé de quelques semaines à Paris le président de cette même association, M. Alexander Calder, Esquire, venu tout exprès pour s'occuper de la mise en liberté de notre administrateur, M. Leymarie. Sa position et ses relations lui faisaient espérer une réussite, mais ses démarches n'ont pas eu plus de succès que les précédentes. La Société lui adresse ici tous ses remercîments.

M. le docteur Ignacio Pereira, directeur de la *Revue spirite* de Bogota (Colombie), était chargé par le président de la Société Pélialetica, signor Rafael Rivas, de présenter à tous les spirites de France les vœux fraternels de ses collègues.

De même M. B. Etchevery, à Paris en ce moment, nous apporte les sympathies des membres de la Société de Santiago du Chili, si bien organisée; leurs cotisations annuelles ont produit, la première

année, 6,000 fr. avec lesquels ils ont créé un journal et loué une vaste salle pour leurs conférences publiques. Puisse le succès couronner leurs efforts.

Remercions M. Aksakoff pour le bon travail qu'il espérait accomplir en provoquant la réunion d'une Commission russe pour étudier les faits médianimiques. Si, à ce sujet, on a encore ridiculisé le Spiritisme, on a constaté aussi que cent trente familles spirites de la noblesse russe avaient signé un procès-verbal certifiant que les choses ne s'étaient pas passées comme elles avaient été rapportées. Ce document a son importance.

Nous avons blâmé M. Aksakoff, qui avait prêté les mains à une attaque injuste contre Allan Kardec; mais nous rendons justice aux hommes sincères qui travaillent pour la cause, ne fussent-ils pas réincarnationistes.

Quant aux Dirkink-Homfeld, braves gens égarés, qui ne tiennent une plume que pour satisfaire leurs rancunes, nous les laissons avec leur haine, ne pouvant que les plaindre!

Nous avions compté, il y a quelque temps, quarante-six journaux ou organes spirites; deux nouvelles Revues espagnoles, une au Chili, une en Espagne, portent ce nombre à quarante-huit; on nous annonce de Belgique la quarante-neuvième pour le 1er janvier 1877; nous souhaitons que la cinquantième soit éditée en France.

L'année 1876 a donc été bonne et nous devons nous féliciter surtout du rapprochement qui s'est opéré dans la grande famille spirite et spiritualiste. En douze mois, un travail considérable s'est accompli, et nous voyons partout à l'étranger une ruche de chercheurs éclairés, d'investigateurs ardents et sérieux; nous avons l'espoir que notre *vingtième année* nous donnera d'heureux résultats.

A Florence, une Académie pneumatologique psychologique a été fondée par des hommes instruits, sous la présidence de M. le baron Guitera de Bozzi. Un de nos correspondants déclarait cette Académie anti-réincarnationiste, bien à tort cependant, puisque la lettre si remarquable de son Président, insérée dans le présent numéro, prouve le contraire.

Au Mexique, en Belgique, en France, on cherche à réaliser, et non sans succès, le phénomène de la matérialisation des Esprits. La Société l'Union de Bruxelles a fait des essais sur les rayons lumineux : ils dispersent les fluides, ce qui implique la nécessité de l'ombre pour l'obtention de certains phénomènes (1). A Lille, à

(1) Cependant des hommes dont la vie est consacrée à l'étude de ces faits, affirment que le jour viendra où l'on pourra les obtenir en pleine lumière.

Bordeaux, à Liége, des chercheurs scrutent activement tous les ordres de faits spirites.

M. William Crookes, le savant chimiste, dans ses investigations à l'aide de médiums, a trouvé que la lumière est une force motrice ; il a construit un petit instrument nommé *radiomètre*, qui, en ce moment, émeut toutes les Académies scientifiques.

La Revue a parlé naguère du traitement de l'obsession et de la folie par la soie ; les Etats-Unis préconisent ce système ; M. Rondeau, chef de groupe à Paris, l'a employé déjà dans deux cas d'obsessions excessivement pénibles : la soie lui a été d'un grand secours. Une des personnes obsédées, guérie maintenant, nous promet un compte rendu de ce phénomène étrange.

Dans un article spécial, nous parlerons de l'assemblée générale des spirites belges, tenue à Liége, en septembre dernier.

Notre bon souvenir et notre amitié, dont ils seront les interprètes auprès de leurs compatriotes, à MM. Manuel Armenclarès et Refugio Gonzalès, de Mexico ; à MM. les rédacteurs de *La Ley de Amor* et l'*Eco de Verdad*, dans le Yucatan ; à MM. Rodriguez et Ignacio Pereira, de la Colombie ; à MM. le juge Carter, le colonel Olcott, M^me^ Blatwaski, M. Agramonte, de New-York ; à nos amis du *Scientist* et du *Banner of light*, MM. Colby et Rich ; à M. Ambrosio Marquez, du Pérou ; à MM. Lieutaud et docteur Netto, de Rio de Janeiro, et à nos frères de San-Paolo ; à MM. Sénac et Rolland, de Montevideo ; à toutes les Sociétés de Buenos-Ayres ; à nos Sociétés sœurs si actives de la Nouvelle-Orléans, du Chili, de San-Francisco.

Que tous les chefs de groupes français acceptent pour eux et pour tous les membres de leurs réunions, le témoignage de notre sympathie et nos vœux bien sincères, afin que Dieu bénisse leurs travaux : Courage et persévérance ; donnez toujours la nourriture spirituelle pour le développement de l'esprit, et votre mission terrestre aura été bien remplie.

La Société se fera toujours un devoir de répondre à tout ce qui peut favoriser le développement de la cause commune, et l'union des spirites sera le but de ses constants efforts.

Que chacun accomplisse strictement son devoir et, l'an prochain, en nous souhaitant la bienvenue, nous nous féliciterons d'avoir si facilement surmonté nos épreuves respectives. Dieu nous bénira si nous avons avec humilité acquis l'esprit de charité selon le Spiritisme.

Réponse à l'article de M. Fritz, de Bruxelles, sur l'origine et l'influence du Christianisme.

(Voir la *Revue spirite* du 1er novembre).

Les observations formulées par M. Fritz partent d'un scrupule trop respectable pour ne pas avoir droit à toute notre attention ; et nous serions d'autant moins excusable de les traiter légèrement, qu'elles trouvent de l'écho chez un grand nombre de consciences timorées qui croiraient commettre un gros péché en comparant la doctrine de Jésus aux dogmes des Eglises chrétiennes de toute nuance avec lesquels elle a souvent si peu de rapports.

En cette matière, la plupart des dissentiments qui divisent les gens de bonne foi, reposent sur le malentendu que voici :

De ce que le spiritisme ne s'en tient pas au *statu quo* officiel, relativement au progrès humain, et que, s'inspirant de l'expression du Maître, il recherche surtout dans l'Evangile « l'esprit qui vivifie et non la lettre qui tue, » on conclut à l'antagonisme de nos principes contre le Christianisme ; et loin de comprendre que l'ensemble des révélations spirites vient corroborer et continuer l'œuvre rénovatrice du souverain Initiateur, on accuse la foi nouvelle de se substituer brutalement à Jésus et de chercher à démolir le monument dix-huit fois séculaire qu'il scella de son sang.

Cette déplorable difficulté de s'entendre sur ce point, naît de l'habitude traditionnelle en vertu de laquelle on accepte sans contrôle une croyance toute faite, sans même s'enquérir si le vrai Maître, le Christ, a réellement émis les principes contradictoires énoncés en son nom et dont les diverses théologies, dites « orthodoxes, » se sont faites les éditeurs irresponsables. Mais comme en remontant à la source d'un fleuve on trouve, graduellement, des eaux plus fraîches et plus pures, de même, en relisant les discours du Fils de l'Homme, l'âme altérée de lumière s'abreuve délicieusement à cette pensée grande et simple, qu'obscurcissent ou dénaturent des interprétations au moins inintelligentes, mais qui n'en demeure pas moins comme une épave de salut, émergée seule du naufrage inouï des espérances humaines, et léguée par les siècles passés aux ruines du présent, pour servir de pierre angulaire à l'édifice de l'avenir.

Oui, le Nazaréen affirme hautement les existences individuelles successives et leur intime solidarité ; l'avénement de révélations ultérieures, appropriées aux divers degrés du progrès terrestre. Nul comme lui n'a prêché — et prêché d'exemple, — la divine Charité. Voilà donc les trois points fondamentaux de la doctrine spirite parfaitement d'accord avec la base du Christianisme, et je crois

difficile,—sauf peut-être sur quelques points de détails émanant de vues individuelles, — de trouver le Spiritisme en flagrante contradiction avec les *vraies* intentions du Révélateur (1). Seulement, moins encore qu'aujourd'hui, les peuples étaient alors aptes à le comprendre ; aussi le Messie s'écria-t-il dans un mouvement de pitié sublime et douloureuse :

« Ils ont des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne point entendre !... »

Nous sommes toujours, hélas ! ces mêmes aveugles, ces mêmes sourds ; cependant, pour les spirites, le voile des mystères sacrés s'écarte, se déchire de plus en plus, laissant entrevoir dans les profondeurs de la Nature et de la Conscience universelle les lois de justice et d'amour divin en vertu desquelles l'intelligence bornée de l'homme s'élève et s'élargit pour s'initier graduellement à la Pensée infinie de Dieu. Alors, la grande figure de Jésus apparaît dominant son ère qui ne l'a point connu et lui a prêté des étroitesses d'intention et des principes d'intolérance qu'il eût certes énergiquement répudiés durant son passage sur notre globe. Si donc nous sommes taxés d'usurpation envers lui, si l'on nous accuse de tendre à l'effacement de son œuvre, c'est que les bases chrétiennes du Spiritisme sont aussi méconnues que les principes spirites du Christianisme, et que cette obscurité seule empêche la foule de voir quels rapports logiques relient entre elles les deux Révélations, et n'en font qu'une doctrine unique à laquelle des temps nouveaux viendront ajouter de nouvelles lumières encore insoupçonnées de nous.

Ce premier point réglé, reste la question d'antériorité.

Les chrétiens, — je ne dis point *le Christianisme* et pour cause, — les chrétiens, dis-je, ont eu, avec tous les autres religionnaires, le tort de se considérer comme les seuls élus de la Création. Oubliant que chaque sphère de croyance a, devant Dieu, le droit d'être instruite et transformée, ils sont scandalisés des rapports de théogonie existant entre eux et les Chinois, les Indous et tels autres peuples qui, à leurs heures, ont eu aussi leurs révélateurs et leurs missionnaires.

Nous sommes offusqués de retrouver dans leurs plus antiques annales des préceptes semblables à ceux de l'Evangile. Dépositaires jaloux d'une portion de vérité, nous ne souffrons point que des lumières analogues aient pu, antérieurement à notre ère, être accordées à nos frères d'outre frontière, et nous indignant de retrou-

(1) Des citations textuelles appuieraient mon dire si je disposais d'assez d'espace pour les produire ici ; mais peut-être y reviendrai-je un jour.

ver dans les Védas les sublimes enseignements de Jésus, nous aimons mieux accuser de plagiat et de faux les premières nations du globe, que d'admettre que la vérité ait pu leur parvenir, dans n'importe quelle mesure, avant que *nous* fussions capables de la recevoir, à plus forte raison avant notre existence comme masse croyante.

Il n'en demeure pas moins vrai que la Chine, l'Inde, la Perse, l'Égypte, etc., etc., ont eu les révélations particlles auxquelles elles avaient droit aussi bien que nous ; vrai encore, que leur civilisation bien antérieure à l'époque assignée par Moïse à la création du monde (1), comportait des lumières morales au moins égales aux nôtres, et qui se sont obscurcies sous l'omnipotence des prêtres, comme s'obscurcirait infailliblement notre propre civilisation si nous abandonnions définitivement à autrui les rênes de notre conscience. Il est positif qu'une légende chinoise (2) attribue à une reine de ce pays la naissance *miraculeuse* d'un Sauveur et et cela bien des siècles avant Jésus-Christ et dans des circonstances similaires à celles où naquit le Messie. D'autre part, Michelet déclare que les Védas, qu'il considère comme les plus antiques archives du genre humain, contiennent virtuellement la morale enseignée dans les théogonies actuelles. Mais que prouve tout cela ainsi que tant d'autres faits non moins réels dont les esprits craintifs s'effrayent à tort? Simplement, que Dieu a toujours dispensé sa lumière par mesure à notre globe ; que chacun en a reçu sa part en un temps déterminé, mais que tous les peuples participant de la même nature, ont le même penchant pour le merveilleux et que, parmi tant de légendes diverses qui avaient droit de bourgeoisie chez eux, il s'en est trouvé quelques-unes de semblables, qu'on l'ait ou non voulu. Personne, jamais, ne fera à Jésus l'injure de le croire complice de ces coïncidences puériles, et jamais non plus nul de nous ne trouvera le plus léger amoindrissement de son œuvre ou de sa personne dans l'incertitude où nous demeurons relativement à sa naissance. Dépouillons-nous, une fois pour toutes, de ces préoccupations secondaires et, considérant les choses de plus haut, sachons voir le côté providentiel de ces lumineuses apparitions, en laissant dans les ombres du passé des questions d'origine personnelle sans importance pour leur mission.

Madame Dufaure.

(1) Voir pour les preuves géologiques la *Pluralité des mondes habités*, par Flammarion.
(2) *Hist. de la Femme en Chine*, par Louis-Auguste Martin.
(3) *Bible de l'Humanité*.

La vérité, ses conséquences.

—

Les sceptiques de tous les temps écrivent que les lecteurs sont attirés par la vérité, comme les papillons par la lumière; que tous s'y brûlent les ailes; mieux vaut, ajoutent-ils, un juste milieu, une demi-indifférence, une foi sans contrôle. A ces allégations, que nous faut-il répondre, sinon que le contact et la défense de la vérité peuvent bien brûler le sang, calciner la matière, mais *pour revivifier l'âme;* que le papillon dévoré par la chaleur solaire ou la flamme d'une lampe, n'en monte pas moins l'échelle progressive des êtres; que la vie est un flambeau allumé en courant par les Esprits.

Une revue spirite doit être le foyer de lumière et de vérité que ses lecteurs recherchent; sa polémique conciliante et sage doit reposer sur cette base unique. L'homme qui pense ne veut pas être trompé et cette horreur qu'il professe pour le mensonge, les collectivités la possèdent; comme idée d'ensemble, outre une preuve de bon goût, c'est un signe évident et indélébile des hautes destinées de l'Esprit.

Livré à ses propres lumières, dans une société où les rapports individuels se bornent au personnalisme, où les religions, la loi, préconisent et défendent ce système social, l'incarné infatué de lui-même ferme trop souvent l'oreille à l'appel de sa conscience, aux avis bienveillants de ses guides spirituels; aussi, pour qu'il puisse s'identifier avec cet axiome, que : *le bien, le dévouement, le désintéressement* sont les lois réelles du progrès, il lui faut vaincre cet égoïsme qui le retient dans l'ornière. Cette victoire est la condition expresse, indispensable à l'individu pour posséder, comme la collectivité, l'horreur du mensonge et l'amour de la vérité. Ce résultat étant un fait acquis, l'incarné exercera sur lui-même une puissance incalculable; en s'unissant avec ses frères en épreuve, il aura une action bien autrement grande sur les forces de la nature qu'il soumettra sagement à ses besoins, à ses facultés animiques devenues éminentes. L'attraction par la collectivité des fluides possède une propriété d'assimilation toute particulière, qui, attisée par l'énergie périspritale de chaque individualité, augmente proportionnellement comme cette vérité mathématique incontestée : la force des quatre.

En attendant ce résultat fécond, la *Revue spirite* ne peut avoir qu'un nombre restreint d'abonnés, les vérités qu'elle développe étant réputées dangereuses au dernier point; en effet, elle donne la preuve certaine de l'existence des Esprits, du progrès général à

l'aide de la réincarnation, des rapports constants entre les vivants et les morts ; réalités qui produisent sur certaines consciences, l'effet du tison enflammé sur les fauves du désert, celui du jour sur les malfaiteurs. Dans un temps donné, ces idées pratiques, justes et consolantes étant admises, on se demande, non sans surprise, pourquoi ce qui élève et moralise l'âme, paraît odieux aux hommes qui, par les colonnes d'un journal, par la tribune, par la chaire religieuse, veulent régenter l'opinion publique? Après avoir interrogé les ouvrages spirites, on aura cette conviction qu'une doctrine si facile à mettre en action, dont l'étude élève l'idéal du bien, a dû troubler la quiétude des pharisiens qui ne peuvent lui pardonner le trouble apporté par elle dans leur existence si bien réglée. Le Spiritisme a cette faculté redoutable et pourtant nécessaire : réveiller le remords.

Sainte et sublime vérité, pour toi les messies de l'humanité sont cloués au gibet, les génies en mission, par lesquels l'humanité a quelque valeur, sont emprisonnés, roués ou brûlés!!! La lumière est l'effroi des cœurs esclaves et des âmes autoritaires.

Les positivistes, les matérialistes de la religion, de la science, de la loi, ont toujours voulu, ou confisquer à leur profit, ou voiler l'antique vérité perpétuée solidairement par les genèses des civilisations Indoues, Persanes, Égyptiennes, Assyriennes, Mosaïques et Grecques ; il en fut de même pour le Christ qui, en bouleversant ce qui restait des vieilles croyances, détrônait Jupiter et ses comparses de l'Olympe, et détruisait le prestige des Césars. Aujourd'hui, les mêmes hommes continuent leur œuvre, car, *réincarnés* parmi nous, ils caressent leur antique rêve : Etouffer la grande formule, le code de sagesse qui, après avoir effacé un monde, en a créé un de nouveau, donnant successivement et avec mesure, et aux générations nouvelles, la *réforme* qui ouvrit la porte au libre examen et prépara le futur affranchissement de la conscience ; la *révolution du dix-huitième siècle* qui abolit l'esclavage du corps ; enfin, le *Spiritisme* qui émancipe l'intelligence et développe les aptitudes sublimes de l'esprit en rompant les lisières dont on les avait si savamment emmaillottées.

Nous sommes, avec connaissance de cause, les partisans fidèles d'une doctrine qui nous conduit droit au but rêvé, pressenti par l'humanité, et nous enseigne le pardon et la mansuétude dans la solidarité ; grâce à cette foi harmonique à nous-mêmes, nous regardons comme transitoires et nous ne prenons pas au sérieux ces types de l'animalité représentés dans la société actuelle par des hommes cruels, avares, égoïstes ou vaniteux, apathiques comme les faucons au repos ou fins et méchants comme le singe et le

renard; nous irions à la mort l'âme abattue et le cœur brisé. Si les vices étalés dans leur froide nudité n'ont plus le don de faire sourire ou d'indigner les spirites studieux et convaincus, du moins les faiblesses humaines excitent et réveillent leur sympathie pour des frères attardés au rude sentier de la vie.

Dans cet ordre d'idées, un grand résultat moral ne pouvait manquer de se produire; le voici : Les pays où la foi aveugle n'a plus cours, où les vérités viriles se discutent ouvertement, sont prospères entre tous, tandis que l'erreur et le mensonge tels qu'ils furent professés au moyen-âge et chez quelques peuples modernes, est un somnifère qui les jette en léthargie et les rend semblables à des morts.

A toutes les époques les sceptiques ont demandé : *Qu'est-ce que la vérité?* mais comme il est des rayonnements peu perceptibles à certaines vues intellectuelles, ces fiers, ces arrogants, n'ont jamais écouté patiemment la réponse qu'ils avaient l'air de solliciter; chercher n'était pas du ressort de leur esprit paresseux; mais, de même que pour bien définir la physiologie de l'âme, il faut scruter à fond les lois naturelles et arriver à s'identifier avec l'enseignement des Esprits, le domaine de l'intelligence, comme le champ où l'on a semé, ne peut être prospère, que si le travailleur sait puiser dans les ouvrages spéciaux ce que l'expérience et la raison donnent comme le meilleur mode de culture.

Les peuples qui écartent avec mépris la foi sans contrôle, donnent la plus haute importance à l'école, à l'association, à la tribune, à la liberté de penser ; avec ces outils incomparables pour l'initiative personnelle, ils forment des hommes solides, sérieux et instruits, qui possèdent ce qu'il faut pour découvrir la vérité, *cette force sans limite* du monde moral. Savoir, c'est être le soutien de ces rapports qui relient entre eux tous les incarnés, qui régissent les choses de l'ordre matériel et créent l'harmonie des mondes; la vérité est l'application de la reconnaissance et du respect de ces rapports. Comme conséquences, les idées spirites s'implantent plus particulièrement aux États-Unis, en Angleterre, au Mexique, etc. ; car la logique indique que l'Esprit incarné venu pour faire un stage sur cette terre, ne peut bien connaître les lois du monde spirituel, que s'il possède, par le jeu libre de la pensée, les moyens de croire et d'espérer. Nous sommes arrivés à ces temps promis, à ce noble idéal annoncé par le Christ, où l'homme reconnaît ce fait supérieur : *Un Dieu éternel qui, par sa toute-puissante volonté, est lui-même toujours présent dans le monde ;* et le Créateur, le Père dont la générosité est infinie, ne se montre à nous dans la doctrine nouvelle, qu'à l'époque où l'état de la science nous permet l'étude des

fluides, cette grande lumière, cette consécration de la révélation spirite.

On a dit aussi de la *Revue* fondée par Allan Kardec, qu'elle donnait des vérités officielles, des dogmes infaillibles, «*pour mieux monopoliser !* » C'est une chimère enfantée par des cerveaux malades et des adeptes peu éclairés. Les vérités qui nous préoccupent, par lesquelles la *Revue spirite* a sa raison d'être, sont éternelles comme Dieu puisqu'elles façonnent les mondes ; chercher à s'emparer de ce qui ne peut être la propriété d'un seul ou de quelques-uns, serait l'œuvre maladroite de pauvres ignorants. S'assimiler les vérités est une œuvre que fait la collectivité et malheur à qui, ayant découvert le filon précieux, appartenant à tous, s'en servirait pour accomplir le mal. Ce qui est positif, absolu, c'est que : 1° nul, parmi nous, ne peut se faire le dispensateur esclusif de ce qui est vrai, puisque tous les hommes sont faillibles, aussi bien les chefs des cultes que les plus hauts fonctionnaires d'un pays ; 2° la vérité est un élément aussi indispensable à l'expansion des facultés humaines, que l'air est essentiel pour le jeu des poumons ; ceux qui s'ingénient à la comprimer sont les victimes habituelles de cette faute capitale.

Ces conclusions en amènent d'autres ; ainsi : Les hommes qui ont perdu le goût de l'étude, l'habitude de penser et de s'expliquer sur les causes et les effets qui exigent de sérieuses investigations, oublient bien vite ce qui est beau et bon, noble et généreux ; comme ils prennent la vie par le petit côté, ils arrivent à être personnels et égoïstes, à dédaigner les vertus et les avantages virils que donnent l'amour du pays et la passion de la liberté, cette fille de la vérité. Qui ne se rappelle avoir lu, dans quelque ouvrage latin, l'histoire de ces dictateurs matérialistes, chefs de soi-disant beaux-esprits qui poussèrent à la décadence romaine, en faisant, à l'aide de la proscription, taire les critiques, les grands philosophes et les orateurs célèbres ?...

Fait incontestable aujourd'hui : les religions, élaborées, étayées sur des fleuves de sang humain, semblent se dissoudre comme les vapeurs matinales sous les rayons solaires ; à toutes les sectes qui ont pris pour devise : *Hors de notre église point de salut*, le Spiritisme offre cette idée fraternelle enseignée par tous les grands missionnaires, idée qu'il doit mieux réaliser : *Plus de dédain, d'ignorance, de vengeances secrètes et honteuses ;* puis il enseigne que la croyance par excellence doit relever de *la raison*, cette envoyée divine sur laquelle les Esprits ont fondé la nouvelle doctrine, et devant qui l'erreur de la veille tombe comme l'herbe sous la faux. Le Spiritisme dit aussi que la vérité, sous les noms variés qu'on lui

donne, représente les lois universelles, celles des forces de la nature ; en un mot, tout ce qui est immuable.

Les vérités énoncées par Allan Kardec, ne peuvent être encore admises par les savants officiels puisque celui qui ne se fie qu'au témoignage de ses sens regarde comme n'existant pas tout ce qu'il ne peut apercevoir, quels que soient le nombre et la diversité des corps encore inconnus de nous contenus dans l'immensité. Les phénomènes de l'ordre spirite se produisant aujourd'hui à l'aide des faits vérifiés par l'investigation et le contrôle scientifique, après avoir été acquis autrefois d'une manière moins consciente, se répandent en dehors de la tutelle académique, et prennent partout racine comme le font les poussières du pollen ; un bon vent les transporte sous les latitudes bien préparées pour les recevoir. Notre doctrine, *la cause*, comme beaucoup la nomment, est semblable à un chêne vigoureux dont les rameaux couvrent la terre.

Comment la *Revue spirite* ne donnerait-elle pas à ses lecteurs les réalités vraies, celles qui frappent la raison, la conscience, le sentiment ? elle ne peut mentir pour être abandonnée et perdre son crédit. La rédaction sait, avec tous les esprits justes et sincères, que pour rendre l'homme véridique, Dieu le livre aux leçons de l'expérience, car le mal produit par le mensonge le ramène durement dans la voie sacrée. Nos guides nous répètent sans cesse que le Créateur veut ses enfants vertueux et fraternels et que, dans ce but, il leur présente cet intérêt suprême : La conquête définitive de toutes leurs facultés animiques par la science pratique de la vérité, par l'étude approfondie de ses conséquences.

(*A suivre.*) P. G. L.

A propos des Fluides.

Dans la *Revue* de novembre 1876, je n'ai pas, je le reconnais, suffisamment expliqué ma pensée, en parlant de l'étude des fluides. Je ne saurais pourtant le regretter beaucoup, puisque cela nous a valu un article de madame Dufaure.

Ce que j'ai voulu dire, ce n'est pas que tous les spirites doivent s'abstenir de traiter des fluides, mais que ceux-là seuls doivent le faire qui en sont capables. Il serait par trop absurde de ne reconnaître qu'aux non-spirites le droit de s'occuper des sciences. Que les médecins, les physiciens, les chimistes spirites nous parlent des fluides, rien de mieux : c'est non-seulement leur droit, mais en-

core leur devoir de nous éclairer à ce sujet. Mais que ceux qui, comme moi, n'ont pas les connaissances nécessaires pour le faire convenablement, veuillent pourtant s'en mêler, voilà où est le mal, car ils s'exposent à rendre en leur personne le spiritisme ridicule.

Il est des médiums qui croient que parce qu'ils sont en communication avec les Esprits, il leur est possible d'aborder tous les sujets. Ceux-là deviennent l'inévitable jouet des Esprits mystificateurs ou les dupes des Esprits faux-savants. Pour eux, *le Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums* ont été inutilement écrits. C'est à eux que j'entendais m'adresser.

Maintenant, faut-il, comme le dit madame Dufaure, que la *philosophie et la morale embrassent fatalement l'universalité des études* et que, par conséquent, pour pouvoir se faire une règle de conduite, on doive être un Pic de la Mirandole, ce qui, vu l'accroissement des sciences, devient chaque jour plus impossible? Je ne puis me le persuader.

S'il en était ainsi, nous serions bien malheureux, nous autres, pauvres ignorants, car nous devrions vivre sans philosophie et sans morale, ou accepter aveuglément celles qu'il plairait aux savants de nous donner. Et l'on sait si, sur ce terrain, les savants s'entendent entre eux! Non, la philosophie, la morale, la religion ont, comme les autres sciences, leur champ circonscrit. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne doivent pas se préoccuper de ce qui se passe chez leurs voisines; bien au contraire. Mais on peut très-bien, sans être un savant, se tenir au courant des découvertes scientifiques, et cela suffit.

Tout le monde sait, par exemple, que le Christ était un ignorant; et pourtant quel est le savant qui ait mieux que lui compris la religion?

V. Tournier.

Nous devons à notre honorable collaborateur M. Tournier d'insérer l'article suivant, tout en réservant notre propre opinion; la *Revue* étant un journal ouvert à la libre discussion de la doctrine spirite, nous espérons que de nouvelles dissertations jetteront plus de jour sur cette matière.

Ce que me dit la raison.

—

RÉPONSE A UN SPIRITE ANGLAIS.

Qu'est-ce que l'infini? — L'impuissance de notre esprit à comprendre le tout. Il y a un tout, puisqu'il y a des parties. Au-delà

de ce tout, il n'y a rien. Donc l'infini n'existe pas. Le tout n'a sans doute pas de limites extérieures, puisque rien n'est en dehors de lui, absolument rien ; mais il a, si je puis m'exprimer ainsi, des limites intérieures. Il est limité par ce fait qu'il ne peut pas aller hors de lui.

Dieu n'est infini que pour nous, parce que nous ne pouvons pas le comprendre, le saisir, l'embrasser ; mais il ne peut pas être infini pour lui-même, car il doit se voir, se connaître, s'embrasser, et, par conséquent se limiter. L'infini n'a donc, je le répète, pas plus de réalité que le blanc, le noir, le grand, le petit, la Chimère, Croquemitaine ; c'est une pure conception de notre esprit, un néant !

Il fut un temps où la comparaison tirée des asymptotes et de l'hyperbole avait une grande valeur pour moi. C était, à mon avis, un argument irréfutable pour démontrer l'infini. Il en était de même de ce raisonnement qui consiste à dire qu'à un nombre quelconque on peut toujours ajouter une unité. Hélas ! je m'aperçus plus tard, en y réfléchissant, que ce n'étaient là que des enfantillages. En effet, tant que l'hyperbole et ses asymptotes restent de pures conceptions de l'esprit, on peut, sans craindre qu'elles se rencontrent jamais, les faire se rapprocher toujours ; mais qu'on les fasse passer dans la réalité, qu'on les forme avec un métal quelconque, et l'on verra si elles ne se rencontreront pas. De même, à un nombre imaginaire, on peut très-certainement ajouter toujours une unité de même nature ; mais au total des êtres qui existent et qui forment un nombre bien réel, quoique ignoré de nous, essayez d'ajouter un être de plus, et vous vous apercevrez tout de suite que vous ne le pouvez pas, puisque cet être n'existe pas.

Il n'y a pour un spirite que trois solutions :

Ou Dieu a fait le monde de rien, ce qui est absurde, car de rien on ne peut rien faire.

Ou il l'a fait avec des éléments d'une nature différente de la sienne, mais éternels comme lui, ce qui est également absurde, parce que des êtres qui n'auraient entre eux aucun rapport de nature, non-seulement ne pourraient pas agir l'un sur l'autre, mais ne pourraient pas même se connaître, n'ayant aucun point de commun. De plus, quand on réfléchit, il devient évident qu'il ne peut y avoir qu'une seule nature d'êtres ; car si toutes nos idées peuvent subir une augmentation ou une diminution, l'idée d'être, qui est l'idée mère, seule s'y refuse : elle est inextensible et irréductible. On est ou on n'est pas ; c'est-à-dire, on a tout l'être ou on ne l'a pas du tout. Conçoit-on que l'on puisse être pour un tiers ou plus un tiers?

Donc tout être égale un autre être ; et s'ils diffèrent entre eux, ce n'est que par les états divers dans lesquels ils peuvent se trouver, par leurs diverses manifestations. On peut posséder l'être virtuellement ou actuellement, de même qu'un homme peut être éveillé ou endormi, sans cesser d'être lui-même.

Ou enfin Dieu a fait le monde de sa propre substance, par la chute, la mort d'une partie des êtres identiques qui le composent; chute, mort à laquelle succède l'ascension, la résurrection progressive. C'est là ma conception, dont j'ai démontré la vérité.

Et ces chutes et ces ascensions successives n'ont rien de commun avec le Sisyphe de la Fable. Le supplice de Sisyphe consiste à faire toujours la même chose en étant toujours le même Sisyphe. Mais ici, quelle différence ! et combien de personnalités diverses ne revêtons-nous pas pour arriver à reconquérir, à partir de la chute, notre personnalité divine momentanément perdue ! et combien de travaux divers n'accomplissons-nous pas pour atteindre ce but !

Puisque nous sommes sur la mythologie, je dirai ou *plutôt* je redirai, en terminant, que si Dieu se décide à la chute, à la mort, à la création, c'est pour éviter un supplice aussi cruel que celui de Sisyphe, le supplice de Thésée. *Sedet æternumque sedebit, infelix Theseus.* Il est assis et il sera éternellement assis, le malheureux Thésée.

Être toujours dans le même état, voilà pour l'être le supplice le plus épouvantable ! L'ennui est le vrai créateur.

N'accusons donc pas Dieu, comme nous le faisons quelquefois, d'avoir fait le monde. Outre qu'en définitive, c'est nous que nous accusons, la création est une nécessité à laquelle il ne peut se soustraire, et les maux qu'elle apporte en petit nombre, eu égard à l'immensité des biens, nous préservent, comme nous l'avons dit, du plus cruel des supplices.

Est-il un système où Dieu soit mieux justifié ? V. Tournier.

A suivre, par une communication en italien de l'Esprit *Tumma* traduite par M. V. Tournier, mais que l'abondance des matières nous force à remettre au mois prochain.

Conférences du Docteur Dupuis.

Nous recevons d'Ostende un ouvrage intitulé : *Christianisme, Spiritisme. Conférences données à Ostende par le Dr Dupuis* (1).

(1) 2 fr. 65, *franco*.

Nous en ferons ultérieurement le compte rendu, mais dans la persuasion où nous sommes d'être agréables à nos abonnés, nous transcrivons les lignes suivantes, qui peuvent donner quelque idée de l'Esprit dont ce livre est inspiré.

Après avoir tracé à grands traits la marche des croyances à travers l'humanité de tous les âges, et passé en revue les noms de nos plus grands penseurs qui ont affirmé les principes éternels du spiritisme, l'auteur ajoute :

« Nous voici en pleine révélation spirite. Oui, messieurs, voici venir le spiritisme, ce flambeau nouveau qui doit porter la lumière dans les cœurs et dans les intelligences. Le spiritisme, qui nous apprend d'où nous venons et où nous allons. Le spiritisme qui nous révèle Dieu tel que nous devons le comprendre, l'aimer et le servir. Le spiritisme, sainte doctrine, servant de complément à celle du Christ. Le spiritisme, cette révélation de l'Esprit de Vérité; car pour nous c'est l'avénement spirituel prédit et attendu, mais nous ne sommes qu'au début. Courage, et la lumière nous arrivera de plus en plus brillante. Pour comprendre toute la grandeur de cette révélation, en saisir toute la portée morale et religieuse, et lui demander toutes les consolations qu'elle comporte, nous devons nous adresser au représentant même de cette doctrine si belle et si noble, Allan Kardec, notre regretté Maître. C'est ce philosophe aimé des esprits, ce professeur perspicace, cet observateur profond que nous devons interroger dans ses ouvrages fondamentaux. Suivons les raisonnements de sa logique si concise, et nous comprendrons toute cette révélation. Nous verrons que la pluralité des mondes habités de même que l'individualité, la préexistence et la réincarnation sont des vérités exactes que les esprits enseignent dans l'univers entier et par tous les médiums.

« Nous vous dirons, comme Allan Kardec, si le spiritisme était de conception humaine, il n'aurait pour garant que les lumières de celui qui l'aurait conçu. Or personne ne peut prétendre posséder la vérité absolue. Si les Esprits se fussent manifestés à un seul homme, rien n'en garantirait l'origine. Dieu a voulu une voie plus rapide, c'est pourquoi, d'un pôle à l'autre, les Esprits vont eux-mêmes annoncer la vérité et s'en faire les propagateurs. Personne n'a le privilége exclusif de les entendre. On peut brûler tous les écrits, toutes les communications spirituelles, en interdire la pratique aux hommes, cela ne fera pas que la doctrine ne soit exacte. L'action despotique humaine ne peut peser que sur les hommes et leurs œuvres, mais n'atteindra jamais les Esprits et leurs enseignements, car ils émanent de Dieu. Des médiums ont été à une même époque suscités dans tous les pays. Ces intermédiaires entre les esprits et

nous sont innombrables. Le spiritisme n'a point de nationalité. Il n'est d'aucun culte. Personne ne peut le faire sien ; car les esprits se communiquent à tous les peuples, dans toutes les langues et à tous les partis. Aucune classe de la société ne l'impose ; ce sont nos parents, nos amis d'outre-tombe qui nous instruisent. Le spiritisme efface nos dissensions au lieu de les exciter, et appelle tous les hommes à la fraternité. Aucune des doctrines n'a pu jouir des avantages de la nôtre, c'est-à-dire de cette universalité de propagande défiant toute atteinte. Les vérités de cette doctrine n'ont aucune crainte ni des révolutions politiques, ni des bouleversements ou moraux ou physiques du globe, ni de la méchanceté et de la mauvaise volonté des hommes. Rien de la part des humains ne peut faire obstacle aux Esprits. L'ambition des individualités remuantes est annulée avec cette grande révélation. Les contradictions de certains Esprits sont nulles ; car le spiritisme trouve en lui-même le remède contre cet écueil. »

Fragment scientifique de la médiumnité d'Andrew Jackson-Davis.

(Extrait du procès-verbal de la 13e conférence de l'Académie pneumatologique de Florence du 5 octobre 1876.)

André Davis, fils d'un pauvre bottier, naquit le 11 août 1826, à Bloonning-Grove, dans le comté d'Orange, État de New-York, en Amérique. — La condition de fortune restreinte de ses parents n'a permis de donner à Davis aucune culture intellectuelle. Cependant il assista aux écoles élémentaires pendant environ cinq mois, et il y apprit à lire ; en dehors de ceci, il n'avait ni l'occasion ni la faculté de développer ses études. — La faiblesse de son organisation l'empêchait d'aider sa famille. — Au printemps de 1841, il entra comme apprenti dans un dépôt de souliers, où il se montra travailleur et diligent. — Lewingston connut par hasard cet enfant, et après une étude intime et approfondie de ce sujet, il le décida à se laisser magnétiser. — Davis tomba immédiatement dans le sommeil magnétique et devint clairvoyant. — Depuis mars 1844 jusqu'en août 1845, il eut des rapports avec Lewingston et se dévoua exclusivement à l'examen et à la guérison des maladies. — Les conditions supérieures de la clairvoyance et les conséquences qui en découlent se sont développées chez lui dans la nuit du 28 novembre 1845. — Son magnétiseur d'alors, qui fut le dernier, était un bon et brave médecin, le docteur Lyon, scrutateur infatigable des phénomènes naturels. — Depuis ce jour-là, jusqu'au

*

25 janvier 1847, Davis dicta, en 157 séances, un ouvrage scientifique de grand mérite, contenant les plus graves arguments sur *Les principes de la nature.*

A son apparition, cet ouvrage fit une sensation profonde. Il en parut trente-trois éditions, de 800 volumes environ.

Chaque fois que le jeune homme se débarrassait du sommeil magnétique, il se montrait inconscient de ces communications extraordinaires et devenait l'individu ignorant d'auparavant. — Peu de temps après, il acquit la faculté rare de maintenir sa clairvoyance sans le concours des magnétiseurs, et conservait alors, en certains cas, la mémoire de ses dictées et de ses hautes impressions. — Il a produit beaucoup d'écrits de la plus grande valeur, sans avoir fait les études nécessaires pour ces travaux. — Jusqu'au jour où nous écrivons, Davis n'a pas lu encore un livre scientifique quelconque, et cependant il obtient des révélations supérieures à l'aide de sa clairvoyance.

Avec ce don extraordinaire de la nature, il a traité des bases de la réforme morale, de la religion universelle, des connaissances bornées de la science, et il a présenté un programme complexe de la sublime philosophie de Platon, pour arriver synthétiquement au triomphe scientifique de Humbolt. — Davis, en outre, a dicté une œuvre très importante, l'*Harmonie philosophique.*

A l'âge de dix-neuf ans, il était prêt, suivant des témoignages incontestables, à mettre sous presse ce travail colossal, qui fut traduit de l'anglais en allemand par le conseiller d'Etat Aksakow de Saint-Pétersbourg. (Editeur O. Mutze, de Leipzig).

Pour en donner une idée à ceux qui cultivent les études nouvelles et sévères, dans lesquelles la science rigide se marie finalement avec la philosophie rationnelle, nous avons traduit en notre langue un fragment des pages merveilleuses qui portent le titre de : *Les révélations divines de la nature.* Le voici :

« Il y a eu un temps où le ciel diaphane n'était qu'un océan de « feu liquide, océan que la fantaisie humaine la plus ardente et la « plus puissante ne saurait imaginer ni décrire et encore moins « comprendre. C'était une vaste extension de matière liquide, « une mer inexplorable et sans fond, amas de substances qui « n'avaient pas de nom. Telles étaient les conditions primitives de « la matière. — Celle-ci constituait une masse sans fin, et n'avait « conséquemment pas de forme ; elle n'était pas une partie parce « qu'elle représentait un entier ; elle ne possédait pas un mouve- « ment particulier, le sien étant éternel. — Il n'y avait pas plu- « sieurs soleils ; il en existait un seul et il était impérissable. Il n'y « avait ni principe ni fin ; aucune longueur parce que le tout

« formait une agglomération infinie. — Cette inqualifiable grandeur n'avait pas besoin de développer des forces nouvelles, « parce que l'omnipotence y dominait. La matière et la force y « assistaient comme un tout invisible. — La matière possédait la « substance pour produire tous les soleils, tous les mondes, et tous « les systèmes des mondes dans l'immensité de l'espace. — Elle « a en elle-même la propriété nécessaire pour constituer tout ce « qui existe. — La force contenait en elle-même, aussi, les éléments « de sagesse, de bonté, de justice, de miséricorde et de vérité. « — Elle renfermait le principe primitif omnipotent qui s'étend « dans l'infini de l'espace, qui domine les mondes et leurs systèmes, « produit le mouvement, la vie, la sensation, l'intelligence et « qui, indivisible, règne enfin sur l'Univers.

« Ce grand centre sphérique, cette large mer d'intelligence, ce « germe producteur universel, était au commencement un seul « monde, correspondant à un globe cosmique visible. Ce seul « monde contenait la force et la matière pour produire tous les « autres. — Il contenait au même degré la sagesse et la substance « pour mouler les mondes et régulariser le cours de l'infini. — Il « possédait, en proportion de la dilatation de son propre élément, « autant de bonté et d'harmonie parfaites qu'il fallait pour compléter « les parties de cet infini. — Il possédait la justice, mais seulement, « pour la faire sentir et servir proportionnellement au développe- « ment hiérarchique des sphères. Il possédait l'intelligence (Mit- « tezza) pour procéder à l'élaboration harmonique des êtres intel- « ligents et sensibles. — Il contenait la vérité éternelle qui est la « nature même. — De cette manière l'ensemble de ces principes « était subordonné à une intelligence aussi pure qu'absolue.

« Ainsi donc, la matière et le mouvement sont créés de la même « manière et suivant des principes éternels ; ils sont aussi le germe « qui contient toutes les qualités, propriétés et principes produc- « teurs des corps existants et qui agissent suivant leur conforma- « tion. — La grande masse primitive recélait virtuellement les « bases de son propre perfectionnement.

« La cristallisation et la vie organique représentaient deux faits « généraux dans le monde universel ; elles ne s'assimilaient pas « aux choses qui étaient, mais elles possédaient les éléments d'une « sphère, d'une substance, d'un germe, d'une cause, contenant la « force de produire tous les systèmes qui ont une vie aujourd'hui « dans l'infini de l'espace. — Ce tout possédait encore en lui- « même la force du Progrès qui se trouvait déjà indiquée au « commencement des choses. — Conséquemment, la matière et la « force étaient les principes uniques en état de développement. —

« Cette masse complexe de matière a dû demeurer dans un déve-
« loppement démesuré de calorique lumineux, de telle sorte que
« chaque partie apparente n'était pas visible en réalité, tandis que
« l'entier formait une masse de lave liquide.

« Les éléments qui se développèrent de cette masse furent la
« chaleur et la lumière.

« La force qui se montra dans ce germe suprême fut le Grand-
« Esprit positif, dont la vie est le mouvement éternel ! De cette
« manière la matière et le mouvement formèrent la condition pri-
« mitive de chaque chose. »

La vaste étendue des thèmes philosophiques et scientifiques qui remplissent les pages du célèbre américain a remué jusqu'à la science officielle ; beaucoup de grands penseurs, et même des naturalistes, s'occupent à présent avec ardeur du mouvement que ces nouvelles vérités ont provoqué.

Professeur Eugenio Bolmida.

Venise, le 4 août 1876.

Communication obtenue au groupe de M. Comera, à Bordeaux.

Médium, madame Krell.

Novembre 1876.

La lettre tue et l'esprit vivifie !

Il est un devoir, non-seulement pour le spirite, mais pour tout homme qui croit au progrès, c'est celui de marcher sans cesse en avant de s'enfoncer toujours plus loin dans l'étude, dans la science, sans s'occuper de la poussière que soulèvent ses pas. La loi du travail imposée par Dieu l'est surtout, intellectuellement parlant, et l'homme doit s'aider du labeur et de l'expérience de celui qui l'a précédé. Aller en avant n'est donc pas une faute, comme quelques-uns d'entre vous semblent le craindre, je vous le répète : c'est un devoir ! Dût l'entreprise ne pas être couronnée de succès, l'homme qui travaille, qui étudie, dût-il vingt fois se tromper et s'arrêter en route pour s'orienter de nouveau, tomber, se relever, retomber encore, doit persister pourvu qu'après les découragements et les chutes il puisse constater un pas fait en avant.

Beaucoup d'entre vous ont le tort de ne pas oser aller plus loin que ceux qui sont déjà partis reprendre le cours de la grande vie spirituelle ; ils ne veulent pas poser un pied au-delà des limites établies ; ils craignent..... Que craignent-ils ?... De se tromper, ou,

s'ils sollicitent la communication des Esprits, d'être trompés. — Ils ont tort dans l'un et l'autre cas ; s'ils tombent, ils se relèveront et auront pour eux l'expérience; si leur travail est mauvais, ils le recommenceront ; si au contraire une main les fait tomber, une autre main se tendra vers eux pour les relever; car, si imparfaits que soient aujourd'hui les moyens de communication, la vérité pourtant se fait jour.

Les spirites ne doivent pas reculer devant les expériences à faire et le travail intellectuel qui s'offre à eux. Se reposer à l'ombre du spiritisme est bien, mais défricher autour de ce grand arbre sans craindre la peine et la fatigue est mieux encore, vous le comprenez tous.

Je le répète, si faible que vous semble un travail, il a cependant toujours une cause utile ; toujours il en résulte une lueur de vérité qui suffit quelquefois pour produire la lumière aux yeux d'autres chercheurs. On voudrait, et ceci est un peu d'orgueil humain, trouver la perfection dans la communication des Esprits et l'on ne se rend pas compte de deux choses : d'abord c'est que l'Esprit qui se communique n'est pas toujours parfait, et que, si pure que soit sa pensée quand il a atteint un certain degré d'avancement, elle est obligée de se refléter, pour arriver aux hommes, dans un miroir relativement terne et obscur. La pensée des Esprits ne gagne pas, à moins qu'il ne soit question d'Esprits arriérés, à traverser l'organisme d'un médium, et vous devez comprendre que, par le fait même de son passage qui est une matérialisation, elle perd toujours une partie de sa netteté, de sa pureté spirituelle. A cela, j'ajoute que les Esprits tiennent peu à l'admiration que pourraient inspirer leurs paroles ; ils sont heureux au contraire quand ils sont aimés et compris et ne songent guère à rendre responsable un médium des fautes plus ou moins légères qui altèrent la beauté d'une communication.

Vous objecterez : les incrédules..... Les incrédules sont rarement amenés à la foi par des communications, fussent-elles cent fois plus éloquentes que les plus beaux discours de vos premiers orateurs; du reste nous apportons notre pensée surtout à ceux qui croient en nous, et nous venons paternellement, simplement, leur dire que la source du bonheur se trouve dans un dévouement à toute épreuve et la paix dans un travail constant. Au point où vous en êtes, spirites, on peut, en ouvrant cette porte, vous conduire assez loin dans le chemin spirituel, et si vous voulez bien nous comprendre et stationner avec nous tantôt à un endroit, tantôt à un autre, vous arriverez à la fin de votre existence ayant déjà préparé le canevas de celle qui doit la suivre.

La philosophie spirite commence à sortir de la petite enfance qui est l'époque des satisfactions, du repos, des tendresses; elle quitte, elle aussi, les jardins fleuris pour entrer dans la salle d'étude. A présent les Esprits ont donné tout ce qu'ils pouvaient d'encouragement; ils ont élevé, ils ont fortifié, ils ont gâté, caressé, choyé; le moment du travail commence.

Choisiront-ils ce moment pour vous abandonner à vous même?.. — Non — et dans le cours de cette vie plus sérieuse à laquelle vous allez, ils vous donneront plus qu'un conseil en passant, ils ne feront pas vos devoirs, sans doute, mais ils viendront, avec une expérience mieux assise que la vôtre, par suite d'un plus long travail, rectifier vos idées, qui pourraient, poussées par les passions, sortir du chemin droit de la vérité. Ils viendront, et ne feront en cela que leur devoir, vous montrer vos erreurs et corriger vos fautes. Ne sont-ils pas désignés par Dieu qui a établi la loi de la solidarité, pour aider à votre faiblesse? Comment serait justifié ce cri de fraternité jeté par eux de l'autre vie, s'ils devaient se borner à rester froids spectateurs de vos luttes pour la cause du progrès qui est celle de tous et par conséquent la leur?.... Non, encore une fois non! Le cri de ralliement n'a pas été jeté en vain et si parmi vous il est prescrit aux professeurs de monter en chaire, les Esprits, vos frères aînés, ne feront pas moins qu'eux et ils vous donneront, soyez-en certains, l'enseignement nécessaire pour ouvrir à vos esprits les portes de la science et les faire entrer dans son temple aussi loin que le permettra le développement de votre intelligence.

Pourquoi la communication, me direz-vous, et pourquoi ne nous bornons-nous pas toujours à l'inspiration, à l'intuition qui laisse à l'incarné la responsabilité de son travail et la satisfaction d'une œuvre qu'il croit de lui seul? Parce qu'il est temps que le fait de la communication des Esprits soit établi d'une manière irrécusable. Nous ne nous donnons tant de peine, nous ne prenons tant de souci de former de bons médiums que pour doter l'humanité, notre seule famille désormais, d'une source inépuisable de satisfactions intellectuelles, de consolations efficaces, d'espérances se changeant en certitudes et d'un soutien moral éminemment puissant.

Je ne nie pas que le moment soit pénible, car aux difficultés de formation, presque de création, viennent s'ajouter les luttes avec l'incrédulité que nous sentons même quelquefois au dedans du spiritisme. Mais, avec l'aide de notre Dieu, nous vaincrons au dehors par les preuves frappantes, accablantes même, et au dedans par la persévérance et la tendresse.

Nous ne faiblirons pas devant le devoir et malgré le peu de ressources que nous possédons en ce moment pour rendre la commu-

nication facile, nous sommes néanmoins certains que notre tâche s'achèvera à la satisfaction générale. A l'exemple des Esprits qui marchent devant eux et vont porter la lumière dans tous les centres, animer les intelligences dans toutes les classes, raviver la foi et l'amour du devoir à tous les degrés de l'échelle sociale, à leur exemple, dis-je, les spirites doivent marcher aussi, et ne pas craindre de donner à leur philosophie tout ce qu'ils possèdent de forces spirituelles.

J'ajoute un mot : Unissez-vous, spirites, et vous pourrez résister à toutes les petites attaques provenant du dehors ; vous saurez opposer à un parti pris, à une manière de voir plus ou moins juste, les raisonnements de la sagesse. Vous saurez, si vous vous croyez engagés dans une fausse voie, recommencer et travailler à mieux faire. Jusqu'à présent vos découragements seraient sans raison car vous savez fort bien qu'une main tendre et forte vous a toujours soutenus.

BERNARD.

Assemblée générale de la Fédération spirite et magnétique belge.

17 septembre 1876.

Au jour fixé par le journal *le Messager*, le 17 septembre, la salle du Casino de la Renaissance se remplissait d'adeptes venus des principaux centres spirites de la Belgique. A 9 heures et demie l'assemblée est au grand complet. M. Adam, de Liége, président du comité organisateur, ouvre la séance en souhaitant, au nom des frères de Liége, la bienvenue aux spirites présents. Il recommande le calme dans la discussion qui va avoir lieu sur les questions à l'ordre du jour, et la modération chez ceux dont les opinions seraient contraires aux idées émises.

Après la formation du bureau, il est donné lecture du rapport de M. Ch. Fritz, de Bruxelles, secrétaire général de la Fédération spirite et magnétique belge :

Ce rapport constate : 1° Que chacun se repose du travail à accomplir sur une seule personne qui doit veiller à tout, tandis que le travail réparti sur plusieurs têtes se ferait mieux et avec plus de facilité. 2° Le dévouement du *Messager de Liége* et du conseil organisateur de cette assemblée générale; 3° Il établit les progrès de l'œuvre entreprise par les spirites d'Ostende et par leur organe le *De Rots* : 4° Il parle du dévouement des groupes l'Étoile d'Orient de Chatelineau, l'Union de Dolhain, de Morlanwelz ; l'œuvre du du dix-neuvième siècle, de tous les spirites du pays de Charleroi,

de Verviers, du Hainaut. 5° Il dit que M. Gourdange, de Luxembourg, est un adepte infatigable, qui fonde une bibliothèque spirite. 6° Il parle du dévouement de M. Cote, de Paris, chef de groupe. 7° Il envoie le bon souvenir de tous à M. Leymarie. 8° Le rapport fait un pressant appel à la solidarité. 9° La réunion générale doit traiter de l'organisation des réunions spirites religieuses ; M. Longprez développera au nom des groupes liégois cette thèse si importante pour l'avenir du spiritisme. 10° Il sera question de la médiumnité guérissante, des moyens à employer pour obtenir cette faculté et la généraliser autant que possible ; le rapport cite des faits assez importants pour exciter chacun à l'application indispensable de ce pouvoir guérisseur. 11° Le secrétaire établit que le pouvoir guérisseur est d'autant plus grand que celui qui l'exerce est un être moral ; la pureté attire les bons fluides. 12° Il développe une thèse sur la médiumnité payante, et parle du peu de sympathie que l'on a pour les médiums ; au lieu de les encourager, on se préoccupe du moyen de leur prouver une défiance continuelle, ce qui est une injure gratuite. 13° Enfin, il s'occupe de la mission des spirites, recommandée au point de vue de la charité ; les délégués des groupes belges, réunis à Liége, doivent, dit le rapport, combattre la tiédeur des adeptes avec énergie. Tel est le court aperçu de ce rapport interressant.

Après l'examen des comptes du budget pour 1876-1877, il y a eu réélection du même conseil, et la prochaine assemblée générale est fixée à Ostende, pour 1877.

M. Mouls traite dans un discours remarquable et très-applaudi : *Des bienfaits et de l'utilité de la fédération.* Cet orateur a une éloquence vive et imagée, pleine d'enseignements, soutenue par une logique inflexible.

Le secrétaire de la Fédération lit un travail sur la situation du spiritisme en Belgique, sur son origine et ses travaux ; ce mémoire, reçu avec une faveur marquée, est dû au groupe de Verviers qui lutte pour la propagande de la vérité, et malgré les attaques les plus audacieuses lancées contre lui.

M. le docteur Dupuis, dans une improvisation brillante et animée, savante quoique simple, raconte l'historique des séances familières qu'il a établies à Ostende, de concert avec M. Dossaer et les spirites d'Ostende qui appartiennent à la classe éclairée.

Le dévouement de cet homme de bien et celui de M. Dossaer, doivent servir d'exemple à tous les hommes de bonne volonté. Ils ne craignent pas de s'affirmer, ces spirites qui ouvrent hardiment la voie du progrès, par l'instruction quotidienne sur toutes les

questions pratiques et morales qui découlent de l'étude de la science spirite, de sa révélation continue.

M. Aerts, du groupe de l'Union de Bruxelles, parle avec beaucoup d'intelligence *de la nécessité et de l'efficacité de la prière :* il a fait une véritable et instructive conférence sur ce sujet, et l'a terminée par les magnifiques paroles d'Allan Kardec, sur la doctrine de l'expiation selon le spiritisme.

Quelques membres de l'assemblée font des communications particulières sur l'état du spiritisme dans les petites localités. M. Jadot, de Roulers, parle, avec un laisser-aller plein de charme, des entraves que le clergé nous oppose en cherchant à nous ridiculiser : aux sarcasmes ont succédé les anathèmes, car nous sommes pris au sérieux; il regrette l'opposition des journaux libéraux qui frappent ainsi sur leurs frères dont ils n'ont pas étudié la doctrine, tout en la taxant de folie. Le même orateur parle ensuite de l'un de ses voyages, où il dut expliquer à des compagnons de route, et la fausseté des attaques contre le spiritisme, et la haute moralité de son enseignement. Ses trois contradicteurs se sont abonnés au journal spirite, le *De Rots*. M. Jadot fait ensuite appel à l'union.

Un mémoire bien intéressant et très-énergique de M. Greslez, de Sétif, est lu par M. Longprez; il traite, comme celui de M. Gaëtan, de l'absolue nécessité d'organiser des réunions spirites pour la prière en commun et l'enseignement de la doctrine. Ainsi trois personnes qui ne se sont pas entendues ont été incitées à traiter le même sujet, l'une à Sétif, l'autre à Liége, la troisième à Paris. M. Longprez a conclu par des commentaires éloquents.

N'oublions pas que M. Martin, l'un des secrétaires de la Fédération belge, a rédigé les comptes rendus si importants, insérés dans le *Messager* ; M. Martin est un ancien ami d'Allan Kardec, l'un des plus éclairés et des plus dignes, que nous serons heureux de trouver à Ostende.

Nous invitons nos lecteurs à lire le compte rendu de tant d'éléments divers, si intéressants, dans le journal *le Messager*. Ils auront cette conviction, que l'année prochaine, il serait indispensable de voir réunis à Ostende, tous ceux qui ont à cœur le progrès du spiritisme et l'entente générale de ses adeptes.

CORRESPONDANCE.

Académie pneumatologique psychologique de Florence.

A L'ADMINISTRATEUR DE LA SOCIÉTÉ.

Monsieur et très-cher Frère,

J'ai bien reçu votre missive datée du 10, je ne puis vous dire tout le plaisir qu'elle m'a fait ; vraiment, elle a réjoui mon âme, non-seulement en raison des hautes conceptions morales que vous y avez exprimées, et qui nous indiquent le chemin que nous devons suivre, mais surtout en raison de la preuve que tout brouillard s'est évanoui à l'endroit de ce qui avait été affirmé à la charge de notre Société.

C'est bien comme vous le dites, tout est expliqué, tout s'explique par la doctrine de la réincarnation. Devant cette lumière, toute injustice, toute partialité, tout défaut, toute non concordance, disparaît et s'évanouit, qu'ils soient dans la nature corporelle, ou dans celle de l'intelligence. Tout ce qui est anormal ou imparfait a sa raison d'être. On doit cela bien souvent aux vies antérieures.

L'Esprit, en effet, traversant un nombre indéfini d'existences diverses, il arrive qu'on résout d'après cette doctrine, fondement et pierre angulaire de la Doctrine spiritualiste, le problème de l'état d'ignorance des uns, et de l'avancement des autres, car tout se rapporte aux incarnations antérieures, et nous démontre la grande loi du progrès.

Ainsi nous ne devons faire aucun cas du silence, ou de la négation des spiritualistes, là où il s'agit de ce principe qui est indiscutable, et qui nous a été mille fois révélé par les Esprits eux-mêmes ; nous devons songer que l'heure du triomphe de cette doctrine n'est pas encore venue, mais qu'elle viendra, qu'elle est proche peut-être, car disons-le toujours, sans réincarnation, et sans l'admission de ce principe, nul progrès n'est possible. J'ai donc la ferme croyance que les plus puissants Esprits seront entraînés tôt ou tard, et malgré tout, par une force irrésistible, à la reconnaissance de cette vérité, et à l'explication logique de ce qu'ils appellent maintenant tout au plus : phénomènes psychiques.

Ils constateront le *noumène* sous le phénomène ; ils sentiront

l'éternel, sous la transition; ils verront que le bonheur est l'effet de l'obéissance à la loi divine de l'égalité unie à la liberté, et qu'on l'atteindra toujours par l'observation de la justice. Le progrès est donc la vraie loi naturelle de toute existence dans le monde, du minéral à l'homme, de l'esprit du sauvage à celui de l'ange, et l'on verra qu'en s'y conformant on marche vers un plus haut degré de perfection.

En dernière analyse, tout s'élève dans la nature, tout tend à des hauteurs infinies; je l'ai dit, et publié non pas une, mais cent fois.

D'ailleurs, notre mission est toute tracée. Elle n'est que celle de la moralité, ainsi que vous nous l'avez si bien rappelé. C'est donc notre mission de moraliser non-seulement les hommes, mais les Esprits, lesquels se manifestent à nous pour nous prouver qu'ils sont malheureux, qu'ils sont dans le chemin de l'expiation, plongés dans les ténèbres, et quelquefois sans aucun espoir.

Je poursuis donc ma tâche, par la parole, les actes et la volonté. L'Esprit qui m'est familier le veut et l'ordonne ainsi. Voici ce qu'il m'a dit : « Agis, travaille toujours; *la foi sans l'action n'est pas une grande chose, elle n'est même rien.* C'est pourquoi sur l'autel de l'amour, fais le sacrifice de tes affections et de tes passions, car celle-ci c'est bien l'œuvre des anges. »

Je ne vous dirai pas ensuite, tous les conseils, enseignements, et leçons venant de cette source, tous corroborant votre lettre, concluant à la moralité.

Je suis donc mon chemin bien qu'il soit semé d'épines, et rempli d'obstacles de toute espèce.

Je le suis résolument, car je pense que si, à toutes les époques de l'histoire, on a vu surgir de nouvelles doctrines ou se manifester de nouvelles révélations, on a vu toujours, aussi, les mêmes faits se reproduire.

Il y a eu toujours des hécatombes de martyrs. Pythagore a été lapidé par un peuple en fureur, Socrate dut boire la ciguë, Jésus-Christ fut crucifié. C'est d'un côté, l'exemple de la méchanceté des hommes ; c'est de l'autre, celui d'un sacrifice tout nécessaire pour préparer à une nouvelle vie les générations à venir.

La persécution, même simplement morale, ne doit pas nous arrêter un seul instant, car nos souffrances, nos douleurs et nos pénibles travaux intellectuels féconderont la nouvelle croyance, nonobstant le fanatisme, et la guerre incessante qu'on nous fait de deux côtés : côté catholique, et côté protestant.

C'est ici, maintenant, cher Monsieur, que je dois au nom de notre Académie vous présenter tous nos témoignages d'estime et d'affection amicale, pour l'intérêt que vous nous avez marqué à l'endroit

de sa marche la plus profitable. Ainsi donc, ma lettre a deux buts : l'un de répondre à votre dernière lettre, l'autre de vous écrire au nom de notre Société tout entière, afin de vous assurer que nous ne nous sommes pas écartés, et que nous ne nous écarterons pas du chemin sur lequel nous marchons, confiants dans nos principes. Ce chemin n'est autre que celui de la Doctrine d'Allan Kardec, nous nous y tenons, et nous aurons soin de saisir les faits, de les coordonner, d'en constater les rapports, et enfin de démontrer que, selon la parole de Cuvier : « *L'édifice de la science est comme celui de la nature. Tout y est infini, mais tout y est nécessaire.* »

Il me reste encore quelques mots à vous dire sur le travail qui nous occupe en ce moment. Nos efforts tendent pour l'heure à former un grand centre de direction. Par ce centre une fois établi, nous arriverons promptement à l'unité d'action dans les autres centres. La Doctrine alors uniformément étudiée, quant à son application et à sa manière de procéder, ne pourra plus se fourvoyer, ou nous assujettir aux erreurs, aux mystifications, et aux effets contradictoires. J'aurai le plaisir de vous faire part des résultats, une fois obtenus.

Le dernier compte rendu est stérile, car les phénomènes y font défaut et il n'y avait réellement rien à décrire de bien nouveau, ou de bien saillant.

Et maintenant, Monsieur et cher Frère, veuillez accepter, de ma part et de celle de tous les membres de notre Académie, un salut bien affectueux et toutes nos sympathies.

Michel Guitera de Bozzi.

Florence, 28 novembre 1876.

Messieurs,

La dernière *Revue* contient, sur le *Catholicisme antérieur au Christ*, une lettre fort érudite, certes, sur laquelle nous demandons cependant la permission de nous arrêter un instant.

L'honorable correspondant belge trouve que M. de Torres Solanot a trop facilement accordé créance aux assertions d'un seul Indianiste, M. Jacolliot ; il essaie ensuite de démontrer que les documents indiens qui existent actuellement ne sont que des copies altérées, christianisées même, des originaux premiers, lesquels, ne seraient jamais d'ailleurs parvenus à la connaissance du monde occidental, et qu'enfin, l'œuvre de M. de Torres Solanot, ou l'article que nous y avons consacré dans la *Revue*, tend à faire cause commune avec les savants qui ont dénaturé la religion si simple,

si consolante et si compréhensible de Jésus, avec ceux qui n'acceptent aucune révélation et qui nient même l'intervention de Dieu dans le gouvernement du monde.

Nous répondons d'abord que si la critique s'adresse uniquement à M. de Torres Solanot, il était d'autant moins nécessaire de faire intervenir notre article, que le *Messager* de Liége, ainsi que la *Revue*, — et non avant, car il n'a pas encore terminé, — a publié, lui une analyse presque intégrale de l'ouvrage espagnol, alors que nous ne l'avons, nous, qu'esquissé à grands traits, pour nous donner tout entier à la thèse spéciale, et très-spirite, croyons-nous, qu'il semblait impliquer. De plus, que dans le courant même du texte et en de nombreuses notes, M. de Torres Solanot a été au-devant de toute objection en citant les sources multiples auxquelles il a puisé, en soumettant les données de M. Jacolliot au critérium de la comparaison, en refusant de s'associer aux idées de cet écrivain, — ce dont témoigne la dissemblance entre les déductions du *Catholicisme antérieur au Christ*, et celles de la *Bible dans l'Inde*, — en traitant la question, enfin, au point de vue exclusivement spirite, ce que les antécédents bien connus de notre frère de Madrid ne pouvaient, du reste, mettre en doute.

Que si, au contraire, c'est l'article même de la *Revue* qui est visé, nous dirons : Mieux encore que M. de Torres Solanot, nous savons quel degré de confiance accorder à tel Indianiste français, et nous n'avons accepté, en conséquence, que les données corroborées par les travaux les plus récents, parus en Angleterre ou en Amérique ; sans donc nous appesantir longuement sur l'illogisme qu'il y a à nier que les vrais livres indiens aient jamais été connus, et à déclarer ensuite que ceux que nous possédons sont entachés de christianisme, nous ferons remarquer qu'en ce qui concerne le manque de foi dans le Christ et sa mission, ainsi qu'en la sollicitude de Dieu notre Père, non-seulement notre article tout entier, mais le *Messager* de Liége lui-même répond pour nous, — et notre honorable contradicteur doit le savoir, — lorsqu'également accusée de s'être prêtée à une cause contemptrice des titres du Messie, l'excellente feuille belge s'est tout simplement défendue... en citant une partie de notre propre article. C.

A MESSIEURS LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ SPIRITE DE PARIS.

—

Messieurs et frères en croyance.

La Société spirite de *Santiago du Chili* croit de son devoir de

faire connaître son organisation et ses vues à la Société spirite de France, et de lui envoyer ses sympathies au moment où elle est éprouvée dans la personne d'un de ses honorables membres, qui expie en cellule la faute d'avoir soutenu notre belle et consolante doctrine.

Verrons-nous dans notre existence actuelle se réaliser une partie de notre programme, ou serons-nous uniquement le premier ciment du vaste édifice que nous voulons constituer ? Dans l'un et l'autre cas, nous devons bien de la reconnaissance à Dieu qui nous a favorisés d'une lumière si éclatante au milieu des ténèbres qui ont envahi le monde, et nous devons faire tous nos efforts pour que le feu qui nous échauffe étende son bénéfice régénérateur sur les membres glacés de l'humanité.

Notre tâche, comme celle de tous les novateurs de grandes idées, sera hérissée de difficultés ; mais cela, loin d'abattre notre courage, ne doit, au contraire, que l'augmenter chaque jour, pour monter un degré de la longue échelle de la perfectibilité humaine. C'est pour arriver à ce but que la Société spirite de *Santiago du Chili* a formé un centre d'opérations qui commence déjà à produire dans les familles chiliennes un revirement de leurs forces morales vers les immortels principes de l'Evangile, unique consolateur et sauvegarde des âmes affligées par le matérialisme, le fanatisme et le doute, plus terrible encore que ces fléaux destructeurs de la tranquillité de l'âme. Notre Société a pour but, d'abord, de se servir de tous les moyens honorables à sa portée pour étendre sur le plus grand nombre possible les lumières dont nous a favorisés l'infinie miséricorde de Dieu. Les mesures prises pour le moment en vue d'arriver à ce but, sont les suivantes : propagande sans relâche des admirables principes du Christ par les principaux journaux du pays, par la *Revue spirite* et par les conférences ouvertes deux fois par semaine ; destruction impitoyable de toutes les superstitions engendrées par l'ignorance, et qui éloignent chaque jour les créatures humaines de l'unique voie de leur salut, de l'exécution de la loi suprême qui prescrit d'aimer Dieu avant tout et son prochain comme soi-même.

Déjà nos efforts commencent à être couronnés de succès, ayant aujourd'hui le bonheur de voir quelques provinces suivre l'exemple de la capitale dans la marche progressive des idées. Pour arriver au but que nous nous sommes proposé, nous affrontons tous les dangers auxquels nous nous savons exposés, et que vous connaissez par votre propre expérience. Notre devoir nous est dicté par la loi fondamentale de notre doctrine, et nous avons la ferme résolution de mépriser tout péril pour arriver à son accomplissement. La

pièce la plus terrible que nous dirigeons contre nos adversaires, est le désintéressement le plus absolu dans l'accomplissement du devoir de propagande des saintes doctrines de l'Evangile, remplaçant par l'abnégation et tous les sacrifices possibles pour le bien de l'humanité, l'avarice des commerçants du temple si fortement anathématisée par Jésus-Christ, représentant de la parole de Dieu. Nous prions nos frères dans la foi de rejeter loin, bien loin d'eux, tout spéculateur qui se servirait du saint nom du Spiritisme pour faire un commerce indigne de la morale sacrée que nous cherchons à propager, car, sous aucun prétexte, on ne doit permettre à un fils de la vérité de mêler Dieu et ses grandes œuvres à la fange de l'intérêt, intérêt qui déjà, a porté de terribles coups aux sacrifices faits par les véritables propagateurs de nos immortels principes. Nous sommes frères de ceux qui n'admettent aucun intermédiaire intéressé, considérant ces derniers comme les ennemis naturels de nos saintes lois, nous ne pourrons jamais appeler médiums ceux qui, munis de ce don de Dieu, en font usage contre ses desseins.

Tout en nous glorifiant d'avance de vous compter des nôtres, la Société spirite de Santiago se fait un devoir de vous rendre grâce des grands sacrifices que vous faites pour la sainte cause et vous prie de communiquer à tous nos frères notre gratitude dans le même sens, vous assurant de notre coopération à la grande œuvre dans les mers du Pacifique.

Pour les membres de la Société spirite de Santiago du Chili.

B. Etcheverry.

Traitement par la soie.

Messieurs et frères,

J'ai à vous faire part d'une expérience de traitement d'une obsédée, par l'application de la soie. Veuillez m'excuser si j'entre dans des détails qui vous paraîtront peut-être inutiles.

Dans presque chaque village russe il y a une ou plusieurs femmes obsédées (on n'entend pas parler d'hommes obsédés), qu'on nomme des *Clicoushi*. C'est surtout à l'église ou au contact d'objets bénits que ces malades crient, aboient, disent des injures, etc. Les personnes civilisées ne voient dans ces clicoushi que des femmes qui feignent une maladie impossible ; les gens du peuple, au contraire, attribuent ces accès au diable, que l'in-

fluence malveillante de certains individus peut faire entrer dans le corps humain. — Diable ou duperie—toujours la même histoire, comme vous voyez !

Aksinia (l'obsédée ou la clicousha dont je m'occupe) est une jeune femme de vingt-quatre ans, villageoise de Ianovo. Avant son mariage, elle habitait avec sa mère un village voisin. Un jour (elle avait alors douze ans), elle s'était fâchée contre un ami de sa marraine, parce qu'il lui avait cassé un petit traîneau, dont les enfants se servent au lieu de patins pour glisser sur la glace, et Aksinia lui dit des grossièretés. La marraine prit le parti de son ami, la mère celui de sa fille. Il faut avouer que les enfants villageois savent toutes sortes de vilains mots, qu'ils les disent à tout propos et sans jamais se gêner. Aussi Aksinia nomma-t-elle sa marraine d'un très-mauvais nom. La marraine, au comble de la colère, leur promit à toutes les deux qu'elles deviendraient des clicoushi pour tout le reste de leur existence, et qu'Aksinia mourrait en mettant au monde son cinquième enfant. Je ne sais pas comment cette femme s'y prit, mais sa promesse commença à se vérifier sur-le-champ ; d'abord les chèvres de la maison devinrent malades, elles eurent des accès terribles et périrent par suite des plaies qu'elles s'étaient faites en se débattant ; puis vint le tour d'Aksinia, elle souffrit de crampes d'estomac, qui se changèrent en obsession. La mère devint aussi une clicousha et mourut deux ans après. La marraine adopta Aksinia. Elles vivaient d'aumônes toutes les deux. Revenue à de meilleurs sentiments, la marraine tâcha de guérir Aksinia par un breuvage, mais sans résultat. A seize ans Aksinia épousa un des paysans de Ianovo. Il chercha aussi à la guérir, et finit par trouver un vieux sacristain qui traitait ces sortes de maladies par la lecture de prières. Grâce à lui, les accès de la malade cessèrent pour trois ans, et il ne lui en resta qu'un mal continuel dans la plante d'un de ses pieds : le diable, remarque Aksinia, s'était retiré dans son pied. Devenue enceinte, les accès recommencèrent, et malgré un second traitement du vieux sacristain, les attaques ne discontinuèrent plus et devinrent de plus en plus fréquentes jusqu'au 17 août (vieux style), jour où, pour la première fois, j'entendis parler d'Aksinia. Voilà ce qu'on disait d'elle : Le dimanche du 15 août (jour de l'Assomption de la Vierge), Aksinia, enceinte pour la troisième fois, et voulant communier avant ses couches, était allée à l'église. — Mais au moment où le prêtre lui présenta le Saint-Sacrement, elle le regarda en face en criant à plusieurs reprises : Tu es un fou ! ! Elle aboya ensuite et finit par pleurer ; après quoi elle devint calme et put enfin communier.

Je fis dire à Aksinia que peut-être elle guérirait si elle portait un mouchoir de soie sur la tête. Le lendemain (18 août), à midi, on m'annonça Aksinia. N'ayant pas sous la main de mouchoir de soie, je pris à la hâte un morceau de satin noir qui, par ses dimensions, pouvait servir de fichu, comme ceux que nos paysannes mariées portent sur la tête en dégageant les oreilles, et qu'elles nouent par derrière. Sur ce premier mouchoir elles en portent un second qu'elles nouent sous le menton, et avec lequel elles cachent leurs oreilles.

Je ne trouvai avec la malade que ma bonne, à laquelle Aksinia était en train de dire qu'elle n'avait pas de mouchoir de soie, etc. Elle était calme, sa voix un peu traînante, mais, lorsqu'en approchant je lui montrai le morceau de satin que j'avais en mains, elle changea instantanément et de gentille devint effrayante ; elle avait l'air de vouloir fuir, et ses coudes prenaient une position comme si on la tirait par les bras, derrière, et d'un ton très-énergique elle me disait : Non, non, il ne le faut pas ! — Sans perdre de temps, et tout en la calmant par quelques paroles affectueuses, je dénouai vite ses deux mouchoirs de coton et les lui remis à leur place, mais en appliquant préalablement le satin noir sur ses cheveux. Cette opération à peine terminée, Aksinia redevint calme et dit qu'elle se sentait tout à fait bien. Elle me quitta en me remerciant, et (selon son habitude) courut rejoindre les femmes qui travaillaient aux champs. Le soir du même jour je lui donnai un mouchoir de soie brun, en lui recommandant de ne porter, pendant au moins six semaines, que ces deux pièces de soie sur la tête. Elle me dit que, depuis le moment où je la lui avais enveloppée de satin, il lui semblait qu'un cercle de bois lui serrait le crâne. Tout ce jour le front et l'oreille droite l'avaient fait souffrir, et la douleur continue encore.

(Mademoiselle Anna Boltine nous donne le résultat du traitement en regard de l'état physique et moral antérieur d'Aksinia ; tableau intéressant mais un peu long pour le reproduire ici.) — Puis elle ajoute :

Aksinia en parlant de son état physique actuel s'exprime ainsi : C'est à présent seulement que je connais de beaux jours ! On voit donc, par ce qui précède, combien le résultat du traitement a déjà été heureux. Je continuerai à noter ses progrès et ne manquerai pas de vous annoncer, si elle a lieu, la guérison complète de ma malade. Si je n'ai pas attendu ce résultat définitif pour vous écrire, Messieurs, c'est que j'espérais le secours de vos prières pour Aksinia, qui en a bien besoin car elle est violente ; et surtout pour son Esprit obsesseur, pour lequel nous prions ici mais que nous

n'évoquons pas. Je tenais ensuite à remercier notre chère *Revue* pour nous avoir donné un moyen si simple et pourtant si efficace de venir en aide aux obsédés, de leur rendre, je le dis sans exagération, l'usage libre de leurs membres. Aksinia, par exemple, a conscience de tout ce qu'elle fait pendant ses attaques, et cependant elle n'a pas la force de s'arrêter, c'est plus fort qu'elle. Elle raconte avec effroi comment elle a saisi la barbe du prêtre, et quels efforts on a dû faire pour desserrer sa main.

Mes hommages les plus sincères à madame Allan Kardec et à vous tous, mes frères. Mille remerciements à madame Leymarie pour son affectueuse lettre que j'aime à relire ainsi que celles de monsieur son mari, notre bien-aimé frère.

Votre sœur en croyance,

Anna Boltine.

Ianovo, 19 octobre 1876.

Nous recevons d'un de nos abonnés, M. Grégoire Chanquet, à Saint-Julien-en-Born, une lettre qui nous explique comment, par ce même moyen, il a pu se débarrasser en partie d'un Esprit obsesseur qui le tourmentait depuis dix-huit ans.

Après avoir lu le rapport du docteur Crowell inséré dans notre *Revue* de juin dernier, M. Chanquet se fit faire un gilet de soie, couleur violette, nous dit-il, assez long et sans manches.

L'obsesseur venait surtout la nuit ; la première fois que M. Chanquet mit ce gilet, il constata que l'Esprit vint comme de coutume, aussitôt qu'il fut couché, se jeter lourdement sur lui ; mais, ne pouvant pénétrer, il se retira aussitôt et il l'entendit faire du tapage dans toute la chambre. Depuis, il n'a plus éprouvé la moindre influence ; l'obsesseur rôde toujours autour de lui, il l'entend, mais les mauvais fluides ne le pénètrent plus, il dort tranquille et remercie chaque jour Dieu et les bons Esprits qui ont permis que cette découverte lui rende le bonheur et la tranquillité.

Le Spiritisme progresse.

Au bas d'une lettre sympathique adressée aux membres de la Société spirite de Paris, M. le docteur Fischer met, en post-scriptum, la note suivante que nous sommes heureux de reproduire :

« Je ne puis clore ma lettre sans vous envoyer pour notre cher prisonnier ces quelques mots de consolation, d'encouragement et d'espérance ; il résulte pour moi de ma correspondance avec l'Al-

lemagne, l'Angleterre et l'Amérique, et des écrits qui me parviennent, que les manifestations spirites y deviennent de plus en plus convaincantes; que, de tout ce que j'apprends de toutes parts, j'ai acquis la conviction la plus complète que nous sommes dans le vrai, que la doctrine d'Allan Kardec s'affirme partout de plus en plus clairement, qu'à notre vie agitée, mais courte, succède une vie réelle, large et grandiose pour celui qui sait bien remplir la journée ici-bas ; qu'une fois là, nous oublierons vite nos tribulations et nos infirmités terrestres.

« Prenons donc tous notre mal en patience et sachons en tirer l'enseignement nécessaire à notre avancement. Disons sans cesse : Notre carrière parcourue, nous nous endormirons pour nous réveiller bientôt, délivrés de notre fardeau actuel.

« N'oublions jamais que la mort est un sommeil toujours suivi du réveil. »

« Docteur Fischer. »

FAITS DIVERS

Un nouveau Mondeux (1).

La presse américaine (spirite et non spirite) est remplie de détails sur ce qu'elle nomme le *Missouri Prodigy*.

« C'est, dit le *Warrensburgh Democrat*, un enfant de *Fayette Ville*, nommé *Reub Fields*, qui n'a reçu aucune éducation, ne sait lire ni une lettre ni un chiffre, et cependant résout en un instant les problèmes les plus complexes qu'une personne instruite mettrait près d'une heure à terminer.

« Plus on le voit, dit le journal, plus il étonne.

« Nous lui avons donné la date de notre naissance, et en quelques secondes il nous a répondu par notre âge compté successivement en jours, en minutes, et en secondes.

« En lui donnant la date d'un événement passé, il vous répond par le nom du jour de la semaine où cet événement s'est accompli. Nous avons écrit une longue suite de nombres sur un carnet, et il a suffi que nous les appelions rapidement pour que, sans rien voir, Reub nous en donnât le total. Bien plus, une heure après il nous répétait lesdits nombres dans l'ordre même qu'ils étaient écrits, et quand nous essayions de le dérouter, il nous rectifiait sur-le-champ.

(1) Voir *Revue spirite*, 1861, p. 176.

« *Reub* donne également l'heure du lieu sans regarder aucune horloge, il résout immédiatement les questions d'intérêts les plus ardues; bref, il n'y a calcul, si compliqué qu'il fût, que nous ne lui ayons vu effectuer en un clin d'œil ».

Nous prions la science officielle de nous donner, *si elle le peut*, l'explication de ce phénomène.

Il est toutefois plus probable qu'en son impuissance notoire, elle feindra de n'y prendre garde : elle imitera de Conrart le silence prudent, ainsi qu'il vient d'arriver à propos de l'incident survenu récemment à Londres, et dont la *Revue* a parlé. D. A. C.

La lumière magnétique.

M. *Henry Collen* a décrit dans le *Medium* et dans le *Banner of Light* une série d'expériences qu'il a faites pour démontrer, qu'ainsi que l'a annoncé *Reichenback*, il y a vingt ans, les aimants naturels émettent une flamme particulière, que peut dénoter la plaque photographique sensibilisée, placée dans l'obscurité la plus profonde, en présence d'un aimant; que le magnétisme humain dégage aussi de ses doigts une flamme que certains voyants ont aperçue; en un mot que le magnétisme, à ses deux degrés (1), est accompagné d'un dégagement particulier de lumière.

M. Collen annonce la réédition prochaine des deux mémoires de Reichenback : *Qui est Voyant et qui ne l'est pas*, Vienne, 1856; *Expériences magnétiques*, Berlin, 1862.

Une discussion s'est engagée, à ce sujet, entre M. Collen et M. Harrison, du *Spiritualist;* ce dernier contestant l'existence de la lumière magnétique.

Sans arguer des rapports que nous avons déjà signalés entre l'électricité et le magnétisme; sans rappeler, dès lors, que l'électricité, même statique, lorsqu'elle se trouve dans des corps à formes anguleuses, se dissipe spontanément en formant des *aigrettes* de lumière qui brillent dans les ténèbres, nous dirons seulement que les personnes qui ont voyagé dans les mers du Nord, au milieu des aurores boréales, sont assez disposées à admettre que ces vibrations manifestes de l'éther, à sensations si lumineuses, sont les émissions du pôle voisin de l'aimant terrestre admis par la science. Ne serait-ce là, dès lors, *en grand*, le phénomène que M. Collen dit avoir constaté *en petit?...*

(1) Voir *Revue spirite*, 1870, p. 60.

Nous ajouterons, qu'indépendamment de l'intérêt purement scientifique présenté par cette question, elle est grosse encore de conséquences pour la photographie des Esprits.

Le périsprit, en effet, est tout électrique ou tout magnétique, ce qui est tout un. S'il est en même temps source de lumière, rien d'étonnant à ce que le fait suivant, rapporté par le *Messager* du 15 septembre, soit authentique : « Le docteur J.-A. Simoni, demeurant 708, Jefferson avenue, à New-Jersey, a obtenu pendant la nuit, et au milieu de la plus complète obscurité, la photographie d'un groupe de quarante-deux Esprits. » D. A. C.

LA CHÈVRE ET LE CHOU

Fable

Contre la chèvre un chou se trouvait engagé,
Bien malgré lui, dans une affaire;
Et comme un plaideur ordinaire,
Il voulait n'être pas mangé.

La chèvre persistait. Elle invoquait pour titre :
Dent de chèvre. Or, voici comment
Un caniche, pris pour arbitre,
Sans timbre et sans délais, rendit son jugement

« Attendu que la guerre est sottise et folie,
« Il est sage et prudent que je vous concilie.
« Toi, chèvre, tu voudrais l'absorber sans pitié;
« C'est mal, il te suffit d'une bonne moitié.
« Et toi, chou, pour si peu n'échauffe pas ta bile;
« Abandonne une feuille à ta gloire inutile.
« Comme l'homme, illustre chou-fleur,
« Tu ne brilles que par le cœur. »

La chèvre s'indigna. — Froidement irascible,
Le chou lâcha le mot, le grand mot : *impossible*.

. . . . . .

Moi, je déclare triple fou
Qui veut contenter chèvre et chou.

L'Esprit frappeur.

LE REVENANT

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus :
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères! le berceau communique à la tombe,
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vous parler demeurait
A Blois; je l'ai connue en un temps plus prospère
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
Elle eut un fils; ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie;
Sa mère l'allaitait; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial; et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre.
Pauvre mère, et ses yeux resplendissaient dans l'ombre,
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube, elle chantait ravie et toute fière.

Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant, et l'appelait
Ange, trésor, amour, et mille folles choses.
Oh! comme elle baisait ces beaux petits pieds roses!
Comme elle leur parlait! l'enfant charmant et nu
Riait, et par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche.
Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
Il grandit. Pour l'enfant grandir c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler,
Il eut trois ans; doux âge, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : « Mon fils! » et reprenait :
« Voyez comme il est grand! Il apprend, il connaît
Ses lettres. C'est un diable! Il veut que je l'habille
En homme; il ne veut plus de ses robes de fille :
C'est déjà très-méchant, ces petits hommes-là!
C'est égal, il lit bien; il ira loin; il a
De l'esprit; je lui fais épeler l'Évangile. »
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et femme heureuse, mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, — nous avons tous de ces dates funèbres!
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge; ô noire maladie!
De l'air par qui l'on vit, sinistre perfidie!
Qui n'a vu se débattre, hélas! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants!
Ils luttent; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange,
Et si mystérieux, qu'il semble qu'on entend,
Dans leur poitrine où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
Et le prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles!
Oh! la parole expire où commence le cri;
Silence aux mots humains!

La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Elle ne mangeait pas; sa vie était sa fièvre;
Elle ne répondait à personne; sa lèvre
Tremblait; on l'entendait avec un morne effroi,
Qui disait à voix basse à quelqu'un : « Rends-le moi! »
Et le médecin dit au père : « Il faut distraire
Ce cœur triste, et donner à l'enfant mort un frère. »
Le temps passa, les jours, les semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : « Ma mère, »
Elle songeait, muette, assise sur son lit.
Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
L'être inconnu promis à notre aube mortelle,
Elle pâlit. « Quel est cet étranger? » dit-elle,
Puis elle cria, sombre et tombant à genoux :
« Non, non, je ne veux pas! non, tu serais jaloux!
O mon doux endormi, toi que la terre glace,
Tu dirais : « On m'oublie; un autre a pris ma place,
« Ma mère l'aime et rit; elle le trouve beau,
« Elle l'embrasse, et, mort, je suis dans mon tombeau! »
« Non! non! »
Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint, elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : « C'est un garçon. »
Mais le père était seul joyeux dans la maison;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir tout entière penchée,
Rêvait; on lui porta l'enfant sur son coussin,
Elle se laissa faire et lui donna le sein;
Et tout-à-coup, pendant que, farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul! »
— O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
Elle entendit avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : « C'est moi. Ne le dis pas. »

Août 1843. VICTOR HUGO.

(Extrait des *Contemplations* : Aujourd'hui et Autrefois).

ERRATA.

Mme Krell nous prie de mettre ici cette note rectificative :

Page 70 de son ouvrage : *Rayonnements de la Vie spirituelle*, l'éditeur a imprimé :

Ah! ne me jugez pas, sœur, mais relisez ces pages, et sur le manuscrit, il y avait: *Ah! ne me jugez pas, mais relisez ces pages.*

AVIS

Nos lecteurs, pour ne pas éprouver de retard dans l'envoi de leur revue mensuelle, doivent renouveler leur abonnement dans le courant de janvier 1877.

Les revues nécrologique et bibliographique de l'année 1876, paraîtront dans le numéro du 1er février 1877.

Le Gérant : H. JOLY.

6-1877 — Paris. — Imprimerie Tolmer et Isidor Joseph, rue du Four-Saint-Germain, 43.